

Mots. Les langages du politique

68 (2002)

Les métaphores spatiales en politique

Hugues Constantin de Chanay et Sylvianne Rémi-Giraud

« Espèces d'espaces » : approche linguistique et sémiotique de la métaphore

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Hugues Constantin de Chanay et Sylvianne Rémi-Giraud, « « Espèces d'espaces » : approche linguistique et sémiotique de la métaphore », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 68 | 2002, mis en ligne le 30 avril 2008.

URL : <http://mots.revues.org/7013>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : ENS Éditions

<http://mots.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://mots.revues.org/7013>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© ENS Éditions

Hugues CONSTANTIN de CHANAY[°]
Sylvianne RÉMI-GIRAUD^{°°}

« Espèces d'espaces » : approche linguistique et sémiotique de la métaphore

Chaque fois que les sciences du langage s'intéressent à la rhétorique et à l'argumentation¹, c'est la métaphore, souvent mise en regard avec la métonymie², qui retient toute l'attention. On ne s'étonnera donc pas que cette « figure-reine » (N. Charbonnel, G. Kleiber 1999, p. 3), ait pu, ces trente dernières années en particulier, connaître une histoire mouvementée, portée par les courants linguistiques qui se sont succédé : mise en avant dans les années 1970 dans le cadre de la sémantique structurale (M. Le Guern 1973, Groupe μ 1970) et, plus largement, dans la mouvance du structuralisme (J. Cohen, M. Riffaterre, G. Genette, U. Eco, etc.), puis attirée dans l'orbite de la pragmatique, la voilà, dans la foulée, au centre des débats suscités par l'apparition ondoyante et diverse du cognitivisme³. Et, tout au long de cette histoire, elle n'a pas manqué d'aguicher certaines disciplines connexes, comme la philosophie⁴,

[°] et ^{°°} Groupe Rhéma, Université Lumière Lyon 2, 5 avenue Pierre-Mendès-France - CP 11, 69676 Bron Cedex.

1. Pour ne parler que de l'intérêt, relativement récent, des linguistes pour le phénomène de la métaphore, qui, on le sait, a retenu, depuis Aristote, toute l'attention des spécialistes de la rhétorique et de la philosophie (B. Lamiroy 1987).

2. Rappelons que, si ces deux figures ont en commun le fait qu'un mot, dans un contexte donné, donne à entendre la signification d'un autre mot, elles le font par deux voies différentes. La métaphore repose sur une relation de similarité, et la métonymie sur une relation de contiguïté, entre les référents concernés. Quand on dit *Ce collègue est un ours*, c'est en vertu d'une ressemblance qu'on établit entre l'homme et l'animal (en l'occurrence leur caractère pataud, non sociable) alors que dans la phrase *La radio vous appellera* (entendue dans un hôpital), il y a une proximité physique et causale entre l'agent (celui qui fait la radio) et l'objet de l'action.

3. Pour une description détaillée du « parcours métaphorologique » de ces trente dernières années, on se reportera à N. Charbonnel, G. Kleiber 1999, p. 3-13.

4. Voir N. Charbonnel, G. Kleiber 1999, p. 2. Cet ouvrage collectif (issu du colloque de Strasbourg de mai 1995) se veut d'ailleurs un dialogue entre disciplines, en particulier entre linguistes, philosophes, littéraires et anthropologues.

l'anthropologie ou la psychanalyse (Lacan). C'est dire que les recherches sur le sujet sont quantitativement et qualitativement débordantes⁵ et que les points de vue se multiplient. Sans compter – *in cauda venenum* – ceux qui s'en préoccupent pour mieux la subvertir et proclamer sa vanité et même son inexistence (P. Cadiot, F. Nemo 1997, V. Nyckees 1997).

Il nous est impossible d'embrasser ici tant de problématiques, dont rendent compte très utilement plusieurs travaux récents (N. Charbonnel, G. Kleiber, 1999, *Langue française*, 129, 2001). Mais, tenant compte à la fois de l'orientation générale de ce volume et de l'aspect spécifique de certaines contributions (G. Calbris), nous essaierons d'aborder la question sous l'angle particulier de la métaphore spatiale et en ouvrant la problématique, dans une perspective plurisémiotique, à des formes d'expression allant au-delà de la linguistique proprement dite (images, gestes). Si l'intérêt pour l'espace en tant que source du transfert métaphorique n'est pas nouveau (E. Cassirer 1968 [1923], Lakoff, Johnson 1985), la mise en perspective transdisciplinaire de ce thème, pourtant contenue en germe dans certains aspects fondateurs du cognitivisme, n'a pas été encore véritablement exploitée.

Dans ce cadre de réflexion, nous examinerons deux questions fondamentales relatives à la métaphore :

- Où peut-on localiser la métaphore ? S'attache-t-elle de manière spécifique aux différentes formes, verbales ou non verbales, qui la véhiculent, ou relève-t-elle d'une dimension cognitive située en amont des langages ?

- Quel est le fondement du processus métaphorique ? Le concept d'analogie, qui continue d'être présenté comme concept définitoire de cette figure⁶, suffit-il à décrire les différents types de métaphores, et, plus particulièrement, les métaphores spatiales ?

Ces questions seront abordées à travers une sélection d'exemples en rapport à la fois avec des axes majeurs de la spatialité, tels que la verticalité, la latéralité et la frontalité (avec le verbe *marcher*) et aussi proches que possible des centres d'intérêt développés par les autres contributions de ce volume.

5. N. Charbonnel, G. Kleiber 1999, p. 4, signalent que pour la période 1985-1990, J.-P. Van Noppen et E. Hols (1990) ont relevé plus de 3 500 références.

6. Voir G. Kleiber, 1999, p. 97, p. 101, p. 124 note 2.

Les métaphores spatiales d'un point de vue polysémiotique

*Les métaphores en amont des langages*⁷

La métaphore est classiquement définie comme un phénomène de transfert fondé sur la ressemblance⁸, observable dans les énoncés linguistiques, et que fige parfois la langue : point de vue « verbo-centrique » qui semble être celui de la rhétorique la plus classique. Si rien n'interdit certes de lire Fontanier en donnant au concept de *signe* une extension plus large que celle de mot :

« Les Tropes par ressemblance consistent à *présenter une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou plus connue, qui, d'ailleurs, ne tient à la première par aucun autre lien que celui d'une certaine conformité ou analogie* » (p. 99).

... il n'en demeure pas moins que l'ouvrage organise l'ensemble des tropes en fonction du nombre de mots qu'ils affectent (tropes « proprement dits » : en un seul mot ; *vs* tropes « improprement dits » : en plusieurs mots (p. 75)), ce qui *ipso facto* limite le fonctionnement tropologique, et *a fortiori* métaphorique, au langage articulé. Motus, de ce qui n'est pas mot. C'est encore aux métaphores verbales que s'en tiennent la plupart des études modernes, sans doute en grande partie parce que ces études sont effectuées dans les champs disciplinaires de la sémantique linguistique ou de la stylistique.

D'autres perspectives pourtant ont étendu le concept de métaphore au-delà des limites des langues, issues de domaines d'analyse distincts : par exemple la sémiologie de l'image (métaphores iconiques ou verbo-iconiques, chez J. Durand 1970, G. Gauthier 1977, C. Kerbrat-Orecchioni 1979, P. Fresnault-Deruelle 1983 et 1989, M. Bonhomme (à paraître), etc.), l'analyse des gestes (G. Calbris ici-même) ou celle de la langue des signes (D. Bouvet 1997, 2001), le cinéma (J. Gesternkorn 1994), ou envisageant la métaphore sous un angle d'attaque différent : ainsi des approches cognitives qui, plaçant le processus métaphorique à un niveau conceptuel, tendent naturellement à le dégager de la langue. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si certaines études de métaphores non

7. *Langages* paraît être le terme le moins trompeur pour englober au moins la langue, les images et les gestes, dans la mesure où les deux derniers ne sont pas à proprement parler, ou pas toujours, des codes ; *systèmes d'expression* pourrait convenir assez bien, mais il est préférable de ne pas trop s'avancer sur le caractère systématique des « langages » étudiés.

8. On examinera un peu plus bas en quoi consiste cette « ressemblance ».

linguistiques (D. Bouvet pour les gestes par exemple) rejoignent explicitement des conceptualisations élaborées par les approches cognitives, notamment la plus connue d'entre elles, celle de Lakoff, Johnson (1985). Et en effet, la théorie des « métaphores de base » se prête tout naturellement, on va le voir, et quoique ses auteurs ne s'engagent pas à proprement parler dans cette voie, à la prise en considération des manifestations « hors langue » des conceptualisations manifestées par les métaphores – celles de l'espace en particulier.

Les métaphores de base de Lakoff, Johnson

- L'autonomie du système conceptuel et ses conséquences

Postulat fondateur de la théorie de Lakoff, Johnson : la métaphore s'observe non seulement dans le langage, mais encore « dans la pensée et l'action » (p. 13) : c'est ainsi bien davantage qu'un mode rhétorique d'expression linguistique, et par métaphore il ne faut pas entendre moins qu'un mode de fonctionnement de notre « système conceptuel ordinaire ». Vues sous cet angle, les métaphores linguistiques étudiées par les auteurs ne sont que des épiphénomènes – des témoins, des manifestations de surface – de fonctionnements métaphoriques profonds, lesquels sont structurés de manière préalable et indépendante de leurs incarnations signifiantes. Un tel parti pris n'est pas sans conséquences.

L'une des premières est qu'il est tentant de chercher des fondements naturels aux métaphores (fondements physiques, ergonomiques, etc. : propres à la nature humaine, à son « être-au-monde » – voir chez Lakoff, Johnson l'idée de « gestalt expérientielle », expression qui désigne des schèmes types élaborés à partir d'expériences récurrentes) plutôt que de les rapporter, via la langue, à l'arbitraire des organisations culturelles : ce que font les auteurs, et G. Calbris dans le présent numéro se pose des questions tout à fait analogues lorsqu'elle cherche à fonder les métaphores gestuelles sur le développement de l'embryon ou sur l'observation du fonctionnement typique de l'univers physique. Rhétoriquement parlant, cela revient à donner aux transferts métaphoriques des assises métonymiques ou synecdochiques qui en redoublent la motivation ; et cognitivement parlant, à fonder les structures sémantiques sur celles du « réel », non certes celui de la physique, mais tout

9. Cette proposition ne découle pas de la précédente, même si l'on présente classiquement les métaphores comme des tropes « sémantiques » (rapprochement effectué *in mente*) et les métonymies et synecdoques comme des tropes « référentiels » (rapprochement observé *in rebus*), à l'exception notable des synecdoques dites de l'espèce et du genre, qui relèvent d'un processus tout différent qui est, à l'instar du transfert métaphorique, de nature sémantique (extension et

de même celui du « vécu »⁹. Les métaphores spatiales sont au cœur du débat dans la mesure où elles manifestent que nous appréhendons des abstractions à travers des représentations concrètes liées à la vue, à la localisation et aux déplacements, et elles sont à ce titre le fer de lance de ces conceptions « expérialistes » qui considèrent tout concept comme « embodied ». Nous verrons toutefois en abordant l'opposition analogie/homologie, et plus loin également sur l'exemple de *marcher*, que l'espace en jeu dans ce que l'on appelle « métaphores spatiales » n'est pas seulement l'espace de l'expérience concrète où se meuvent nos corps, mais aussi et peut-être plus fondamentalement un « espace » de représentation – entendons par là un médium qui prête sa matérialité à des découpages signifiants, c'est-à-dire un réservoir de signifiants disponibles, condition *a priori* de tout phénomène d'intellection.

Une autre conséquence non moins importante de la théorie de Lakoff, Johnson, et plus rarement relevée semble-t-il, est que la langue n'est dès lors pour les structures conceptuelles qu'un médium de répercussion parmi d'autres possibles, certes le plus raffiné et le mieux étudié, et qu'il n'y a aucune raison pour qu'elle jouisse d'un monopole d'expression des structures qui sont propres à la pensée et à l'action ; au contraire, tout médium qui servira un tant soit peu la pensée ou l'action est un candidat tout aussi « parlant » pour la manifestation des mêmes structures conceptuelles que dans la langue : le cognitif mène ainsi au poly- ou au trans-sémiotique, et les métaphores de « surface » qui incarneront les structures conceptuelles pourront être aussi bien leur traduction gestuelle, ou iconique, que verbale. Remarquons que le débat dont se fait l'écho M. Bonhomme (à paraître) entre les « transpositionnistes » (favorables à l'extension hors langue des concepts rhétoriques) et les « anti-transpositionnistes » (qui préfèrent mettre l'accent sur une spécificité irréductible des figures propres au médium linguistique) est à ce stade, plutôt que tranché d'emblée en faveur des premiers, non pertinent, à partir du moment où les figures, envisagées comme des opérations purement conceptuelles (cognitives), le sont par le fait même à un niveau de généralité tel que la question de leur incarnation devient secondaire : certes jamais les métaphores (pas plus que le plan cognitif) ne pourront être observées « en elles-mêmes » et seront de fait toujours

spécialisation) : M. Le Guern 1973, p. 31-32. En réalité il semble préférable de considérer les unes et les autres comme des tropes « sémantico-référentiels », dans la mesure où le plus souvent le jugement de ressemblance des métaphores sélectionne sémantiquement des propriétés réputées observées ou observables (serait-ce par la lorgnette des stéréotypes), et où réciproquement les métonymies et synecdoques n'entérinent que des relations référentielles privilégiées pour des raisons sémantiques.

saisies dans et à travers les langages ; mais si elles sont conceptuelles, elles sont définies « en deçà » de ces langages et les particularités (que l'on pourra toujours relever) de ceux-ci n'interviennent pas dans leur définition générale.

On pourra de ce fait chercher des correspondances métaphoriques entre les langages, comme le fait G. Calbris, de nouveau, sur un corpus qui marie deux langages, et on se demande du reste comment, sans ces correspondances isotopiques trans-gestuelles et trans-linguistiques, le geste pourrait jamais se joindre à la parole. Mais on pourra aussi, de manière complémentaire, explorer les décalages (nous l'esquisserons ci-dessous brièvement pour *haut vs bas*, *grand vs petit*, et *droite vs gauche*) et s'interroger sur l'éventuelle appropriation de tel ou tel langage à exprimer certaines métaphores lorsque les correspondants manquent. Il semblerait que ce soit le cas pour la métaphore de la marche, étudiée plus bas, qui n'a pas comme telle de correspondants iconiques autonomes¹⁰. De tels constats peuvent amener à nuancer l'autonomie du conceptuel par rapport aux possibilités expressives des langages qui l'incarnent et qui peuvent être, eux aussi – à l'instar des métaphores – « fondateurs ».

Dernière conséquence, sur laquelle nous allons nous attarder un peu plus : les métaphores de base sont, on le sait, « systématiques », c'est-à-dire que comme elles ne sont pas liées à des formes linguistiques particulières (mais émanant d'une structure conceptuelle « pure »), elles peuvent en revêtir plusieurs et elles le font autant de fois que la structure conceptuelle générale trouvera d'incarnations spécifiques : autrement dit, elles fonctionnent en « réseau » et les métaphores de base (dont les métaphores spatiales d'orientation ne sont pas les moindres) se reconnaissent à cela.

- Le fonctionnement en réseau, ou les paradigmes des manifestations métaphoriques

Tous les exemples que l'on trouve chez Lakoff, Johnson pour illustrer les métaphores de base sont linguistiques et se présentent sous la forme d'ensembles de formes différentes dont la diversité même atteste le caractère basique de la métaphore. L'unité de ces ensembles est sémantique et transcende la division en parties du discours : autrement dit ce sont des

10. On peut imaginer la figuration iconique d'un monde « en marche » (pourvu de jambes), mais cela ne serait qu'une illustration secondaire d'une métaphore linguistique indispensable à restaurer pour interpréter l'image ; en outre il est probable que cette image produirait un effet de caricature ou de plaisanterie qui n'est pas nécessairement impliqué par la métaphore linguistique.

paradigmes de parasyonymes polycatégoriels (exemples avec verbes, substantifs, prépositions, adverbes, et même syntagmes : *s'élever, remonter, sur, haut, sommet, dessus, ascension...* vs *déclin, chute libre, inférieur, au bas de...* pour la (les) métaphore(s) de base *le X est en haut* vs *le Y est en bas*, 1985, p. 25 et suiv.) : tous exemples qui dans des contextes non spatiaux (type *les prix grimpent* ou *il est tombé malade*) font autant de métaphores comparables qui n'ont pas chacune une explication autonome, mais toutes en commun une même formule conceptuelle générique, comme une sorte de topos destiné à s'incarner en un nombre indéterminé de variantes spécifiques. La systématique de ces métaphores implique une relative interchangeabilité (*sa santé a décliné -> elle est basse / elle a chuté / elle a baissé...*) à l'intérieur du même registre sémantique, ce qui n'est pas le cas avec les métaphores « standard »¹¹.

De telles vues présupposent implicitement le sème (ou disons plutôt le trait sémantique si l'on ne tient pas à se placer forcément dans une perspective différentielle)¹² puisque le dénominateur commun qui assure l'homogénéité de ces ensembles est forcément une unité (ou un ensemble d'unités) de pur contenu, de rang inférieur aux sémèmes qui composent l'ensemble et ici à leur intersection, ce qui présume la décomposabilité des sémèmes (les parties non communes étant négligées et pour ainsi dire « hors métaphore »). Il est intéressant de constater qu'à partir du moment où une métaphore identique est repérée concernant plusieurs signes et donc saisie comme un processus collectif s'étendant – *au-delà* du signe – à des ensembles, elle ne peut être décrite qu'*en deçà* du signe et de son sémème, le trait sémantique seul pouvant théoriquement légitimer le repérage des relations de généralité (approche

11. *Paul est un lion* ne peut commuter avec *Paul est un tigre / un ours / un requin...*

12. On pourrait cependant montrer que puisque ces métaphores ne se révèlent qu'à partir d'ensembles de signes solidaires (avec frontières et cohérence interne), la perspective revient à une approche structurale et différentielle – les champs métaphoriques n'étant pas autre chose que des « champs génériques polycatégoriels » réunis sous un archisémème de niveau classématique.

13. En bonne logique cela devrait interdire pour ce type de métaphore, plus encore que pour les autres (pour lesquelles on peut encore parfois imaginer asseoir le transfert analogique sur une confrontation d'objets prototypiques hétérogènes), toute approche référentielle. À cet égard l'idée de « gestalt expérimentielle » – qui érige des expériences particulières en principes explicatifs de règles conceptuelles générales, ce qui constitue donc une motivation référentielle diachronique des métaphores de bases – représente un « retour au réel » qui est tout à fait hétérogène avec les fonctionnements effectivement décrits : c'est probablement la raison pour laquelle les hypothèses avancées en la matière paraissent assez souvent gratuites, avancées comme au petit bonheur (plutôt que de soutenir (G. Lakoff, M. Johnson 1985, p. 26) que lorsque l'on ajoute de l'eau dans un récipient ou une chose à un tas, le niveau s'élève – ce qui n'est pas toujours vrai – on pourrait soutenir que le niveau ne s'élève pas et que la surface s'élargit,

paradigmatique, repérage de la même métaphore dans diverses formulations routinières d'une même langue) et d'isotopie (approche syntagmatique, repérage de la même métaphore filée au sein d'un même discours) par lesquelles se manifeste la métaphore¹³.

Certains articles dans le présent numéro (ceux de B. Pirat, D. Barbet, en particulier) ont le même postulat et étudient des réseaux métaphoriques. Ces réseaux, rappelons-le, (ou paradigmes de formulations d'une même métaphore de base, si l'on préfère), peuvent être polysémiotiques, comme le montre l'étude de G. Calbris sur geste et parole, et comme nous allons l'esquisser nous-mêmes pour texte et image après une brève présentation d'une opposition qui semble particulièrement opératoire pour l'étude des métaphores spatiales : analogie vs homologie.

La nature des métaphores spatiales

Analogie vs homologie

Le rapprochement métaphorique, on l'a dit, est fondé sur la « ressemblance ». Mais sous ce terme unique se cachent en réalité deux types de fonctionnements assez différents : la ressemblance peut être en effet « substantielle », et l'on peut dans ce cas énumérer des correspondances point par point entre les réalités reliées par le rapprochement, sous forme par exemple d'une liste de sèmes ; ou « structurelle », et la correspondance concerne en ce cas des relations qui s'instaurent de manière comparable dans chacune des réalités reliées entre certaines de leurs parties qui prises individuellement ne sont pas forcément commensurables, et même souvent ne le sont pas. On parle traditionnellement d'analogie dans le premier cas, d'homologie dans le second (voir par exemple, P. Guiraud 1971, p. 42, J. Cohen 1972, p. 436, etc.). Dans

comme quand on ajoute de l'eau à une flaque, une bille à un tas de billes ou une vache à un troupeau – et ce n'est pas toujours vrai non plus : l'addition ne favorise pas plus les métaphores de la hauteur que de la largeur), et en tous les cas extrinsèques au langage qu'elles entendent expliquer, quand elles ne sont pas elles-mêmes incompréhensibles : « Fondement physique du bien-être personnel : les éléments qui caractérisent ce qui est bon pour quelqu'un, le bonheur, la santé, la vie et la maîtrise de son existence quotidienne, sont tous En haut » (*sic*, p. 27). Ce qui serait étonnant, ce serait de ne pas trouver d'expériences particulières courantes qui confortassent des métaphores concrètes également courantes, et que cela rend compréhensibles ; nombre d'autres expériences courantes n'en sont pas moins négligées par ailleurs, ce qui devrait interdire de parler sérieusement de « fondements physiques » des métaphores, même en prévenant qu'il ne s'agit que « d'indications suggestives et plausibles ».

le cas de l'analogie, les deux réalités X et Y sont en intersection et ont des propriétés communes ($X = a + b$, $Y = b + c$) ; dans le cas de l'homologie X et Y se situent dans des plans parallèles semblablement organisés ($X = a R b$, $Y = c R d$).

La terminologie est piégée : l'homologie, on le voit aisément, n'est autre que la métaphore proportionnelle définie par Aristote dans la *Poétique* (chap. 21, 57b16), de type A est à B ce que C est à D (*La vieillesse est le soir de la vie* : elle est à la vie ce que le soir est à la journée – la ressemblance entre vieillesse et soir est médiate, l'un et l'autre ne sont pas en intersection directe). Or le terme grec pour désigner ce rapport de proportion est *analogon*, tandis que celui qui désigne le semblable (les propriétés communes) est *homoios* : on peut donc trouver des usages terminologiques parfaitement contradictoires – sans que cela implique que les concepts soient mal définis : la distinction est la même¹⁴. Et si M. Le Guern (1973) n'accorde aucune place à la métaphore aristotélicienne, c'est parce que si l'on définit la métaphore comme une sélection sémique présumant une intersection entre le signifié de départ et le signifié d'arrivée, alors la « métaphore proportionnelle » n'est pas une métaphore.

D'un point de vue sémiotique plus général, les homologies (les métaphores proportionnelles) correspondent à la classe dite, dans la terminologie de Peirce, des *diagrammes* (1978 [env. 1893], p. 149), subdivision des signes iconiques, qu'il définit comme « représentant les relations, principalement dyadiques ou considérées comme telles, des parties d'une chose par des relations analogues dans leurs propres parties », en

14. Un petit problème quand même : la métaphore pour Aristote implique par principe la proportion, c'est-à-dire une corrélation non simple, comme il le réaffirme en *Rhétorique* III chap. 4 1407a §4 avec le parallélisme *coupe de Dionysos / bouclier d'Arès* (la coupe est à Dionysos ce que le bouclier est à Arès), exemple qui se trouve aussi en *Poétique* XXI ; par contre le célèbre exemple *Achille est un lion*, donné également comme métaphore au début du même chapitre de la *Rhétorique*, ne correspond pas au modèle proportionnel : « L'homme et l'animal étant tous deux pleins de courage, [Homère] nomme, par métaphore, Achille un lion » (§1).

15. C'est-à-dire, si nous comprenons bien, que la métaphore repose sur une correspondance terme et non pas rapport à rapport. Diagrammes et métaphores se distinguent en outre de l'image, qui paraît correspondre à la figuration directe. G. Kleiber rappelle ainsi, pour le langage verbal, la distinction entre l'iconicité d'image (exemple : l'onomatopée) et l'iconicité diagrammatique (= iconicité d'isomorphisme), où « c'est l'arrangement structural des signes /.../ qui se trouve motivé » (1993, p. 16). Voir déjà T. Todorov : « On pourrait appeler diagrammatiques les théories selon lesquelles ce n'est pas un son isolé qui a un sens, mais une configuration de symbolisants qui désigne une configuration de symbolisés. Le terme de *diagramme*, introduit par Peirce et utilisé par Jakobson, n'est rien d'autre qu'un synonyme de *l'analogie* d'Aristote, de *l'homologie* de Lévi-Strauss et de la *proportion* de nos manuels d'arithmétique » (1972b, p. 453 ; voir aussi 1972a, p. 286 et suiv.) ; voir également Jakobson 1965, ainsi que Benveniste, pour qui l'homologie est, avec l'engendrement et l'interprétation, l'un des trois types de relations possibles entre deux systèmes sémiotiques distincts (1974, p. 61).

les opposant notamment aux métaphores qui « représentent le caractère représentatif d'un représentamen en présentant un parallélisme dans quelque chose d'autre »¹⁵ (*ibid.*). Cette définition s'applique bien entendu aux diagrammes au sens courant du terme, que J. Bertin définit techniquement comme étant des « constructions graphiques des relations entre plusieurs composantes » (1975, p. 181). Mais elle s'applique encore bien au-delà, et c'est là tout son intérêt, à toutes les « icônes » qui « ne ressemblent pas du tout à leur objet, à s'en tenir aux apparences » et « [dont la] ressemblance consiste seulement dans la relation de leur parties » (Peirce 1978, p. 152) : ainsi l'organisation en liste d'une série d'items (pour lesquels l'identité d'organisation dans la page vaut pour l'identité de statut : ce sont des rapports visuels (spatiaux...) qui signifient des rapports non visuels), ainsi encore les équations de l'algèbre¹⁶. On nous a vus venir : bien des métaphores dites « spatiales », dans leur fonctionnement de fond, supposent une homologie : l'espace est utilisé pour signifier du non spatial, de sorte qu'il ne peut être question d'invoquer une ressemblance directe entre les deux plans ; bien plutôt s'agit-il d'une projection de rapports, où les réalités non spatiales (par exemple l'opposition passé/présent avenir, ou encore les valeurs bien/mal, bon/mauvais, etc.) sont conçues structurellement sur le modèle des réalités spatiales¹⁷. Le mot *centre* (ou plutôt le concept de centralité représenté par *centre*, *au milieu de*, *au cœur de*) suivi par B. Pirat fournit un splendide exemple d'homologie entre la saillance visuelle et la prééminence axiologique : X est dans le domaine des valeurs ce que le centre est à la périphérie dans le domaine de la vue ; et comme il s'agit d'un rapport proportionnel où un terme ne va jamais seul, la périphérie est elle aussi exploitable sur le plan axiologique, et par contraste avec le centre (*autour*, *alentour*, *entourage...*), de même sans doute que l'absence de relations (n'être même pas dans l'entourage...). La plupart des métaphores d'orientation de Lakoff, Johnson témoignent également d'un fonctionnement homologique.

16. La fascinante étendue des symbolisations homologiques (qui structurent aussi bien la pensée non scientifique que la pensée scientifique) est bien explorée par P. Guiraud (1971), de l'astrologie au langage de la chimie.

17. Cela n'empêche pas qu'il y ait des connivences (celles que recherchent par exemple les « gestalts expérientielles ») entre différents points des structures parallèles, on y reviendra : par exemple entre le bien et le haut ; mais que cette connivence relève de l'arbitraire culturel ou qu'elle se fasse par une cristallisation référentielle (les « gestalts »), ce n'en est pas moins par opposition respectivement au mal et au bas : c'est la structure entière (ou le paradigme d'oppositions) qui s'exporte d'un plan à l'autre.

18. Tandis que les analogies seraient de type « calque » (sélection de propriétés communes).

Signalons enfin qu'il semblerait que la plupart des homologies – et ce serait là leur principal intérêt – soient de type projectif¹⁸, et permettent de donner forme à des réalités que nous n'appréhenderions pas facilement sans elles : en d'autres termes, qu'elles aient un pouvoir constituant, ou encore, qu'elles soient des catachrèses. Les métaphores de base de Lakoff, Johnson sont pour la plupart de ce type, et un excellent critère, c'est qu'elles ne sont pas facilement paraphrasables de manière non métaphorique : on reste indéfiniment sur le même plan d'expression de l'homologie de base (par exemple l'espace, ou la guerre), manipulant de reformulation en reformulation un paradigme homogène qui est l'étape indispensable vers la réalité conceptuelle signifiée. Rien de tel avec la métaphore standard (analogique non proportionnelle), qui se reformule au moins approximativement¹⁹ sans métaphore²⁰ : *Achille est un lion* vaut en gros pour « Il est courageux ».

Quelques problèmes attenants

Présence de propriétés communes vs structures superposables : pour claire que soit la distinction théorique, une fois réglées les questions d'appellations, il n'en est pas moins parfois délicat de faire le départ entre analogie (substantielle) et homologie (relationnelle).

La première raison est que le métalangage de description peut en particulier être trompeur et faire passer des homologies pour des analogies : par exemple on peut très bien dire que le soir et la vieillesse ont en commun leur « caractère terminal », en passant sous silence qu'il s'agit moins d'une propriété partagée que d'une opération, en l'occurrence d'une relation semblable établie par le soir et la vieillesse avec des séries différentes qui leur sont individuellement propres, et sans la prise en compte desquelles il est bien difficile de définir ce que l'on entend par « terminer ». En revanche une analogie peut difficilement passer pour une homologie : soit le mot *flute*, qui peut désigner (entre autres) 1° un instrument de musique, 2° un pain long, 3° un verre à pied étroit et haut : on a des propriétés substantielles communes, par exemple²¹ [rigide], [oblong], [± cylindrique], [se porte à la bouche] (pour 3°)... qui font reconnaître une analogie, mais il paraît absurde (voire faux) de dire que les pains longs sont aux autres pains et les verres à pied étroits et hauts

19. Mais pour la précision c'est bien sûr autre chose : voir *infra*.

20. Pour l'exemple de *centre* mentionné ci-dessus, on notera que *prééminence* est aussi un terme appartenant au plan de la saillance visuelle.

21. Énumération sans rigueur, purement illustrative.

aux autres verres ce que les flutes sont aux autres instruments de musique ; car la métaphore se comprend par rapprochement direct, et se comprendrait d'ailleurs tout aussi bien s'il n'existait pas d'autres instruments de musique – ni d'autres pains, ni d'autres verres – que les flutes.

La deuxième raison est que les « figures » que l'on rencontre concrètement ne réalisent le plus souvent pas un processus pur, mais un alliage d'analogie et d'homologie²² : précisément on peut concevoir des analogies sans homologie ; mais des homologies sans analogie, le cas semble beaucoup plus rare²³, et en fait la mise en parallèle préalable de deux structures est extrêmement propice à la projection ou la contagion analogique seconde de l'une dans l'autre. Le phénomène peut être assez important pour que les transferts analogiques qui en résultent prennent le pas sur l'homologie de base, qui est d'ailleurs souvent non spécifique à la figure étudiée (fonctionnement en réseau) et trop pauvre pour ne pas être reléguée dans l'ombre par la richesse des analogies spécifiques qu'elle occasionne : outre les exemples que nous allons prendre à présent, nous en verrons plus loin un autre exemple probant avec *marcher*.

Espace en langue, espace hors langue : exemples

- Des hauts et des bas : la verticalité

Soit une publicité pour la crème dessert Mont-Blanc composée d'une photographie qui montre, juchées au sommet d'un sac débordant de pistaches (dont la forme évoque par ailleurs une montagne), une boîte de conserve de ladite crème, et une coupe transparente bien remplie n'attendant que la dégustation. L'image est assortie de deux slogans, l'un en *head line* : « Pastels à la pistache. Le gout à son point culminant », l'autre en *base line* : « Mont-Blanc, c'est toi le plus grand ! ».

Faisons d'abord un sort rapide à une métaphore iconique²⁴ qui fait l'objet de la mise en scène photographique, qui fonctionne de manière « classique » par analogie (propriété commune minimale : la forme globale, *mutatis mutandis*) et relie, évidemment avec un sérieux coup de pouce linguistique dû aux slogans et au nom de la marque, le sac de pistaches et le Mont-Blanc (montagne) : l'intérêt argumentatif de cette mé-

22. On a alors des structures « homo-analogiques » (Pierre Guiraud).

23. Peut-être même impossible au niveau du lexique.

24. Métaphore *implicite* en l'occurrence, selon la classification proposée par C. Kerbrat-Orecchioni 1979, au sens où l'interprétation littérale de l'image (pistaches) correspond également au référent visé par le message iconique, l'image de la montagne n'intervenant que facultativement et en connotation.

taphore-ci ne siège pas directement dans la [verticalité] (hauteur de ladite montagne) mais plutôt dans l'[abondance] (volume, poids, densité...) et suggère que la recette ne lésine pas sur les ingrédients ; et tournons-nous vers cet espace plus abstrait qui n'est pas tant celui des choses que de leurs positions et organise toute l'axiologie du message, tant dans l'image que dans le texte : c'est là que vont s'entrelacer l'analogie et l'homologie.

On a dans l'ensemble de l'annonce une isotopie spatiale patente de la position « haute » sur l'axe de la verticalité, que nous pouvons repérer (en nivelant donc dans un premier temps les différences comme le veut le concept d'isotopie) dans :

- à l'image : la situation de la boîte et de la coupe au « sommet » du sac de pistaches ;

- et dans le texte : les mots point « culminant » et « le plus grand ».

Cette isotopie littérale a pour corrélat interprétatif une seconde isotopie, non spatiale, de l'excellence, la situation spatiale élevée signifiant l'acmé non visible de la valeur (du goût, de la qualité), de manière monosémémique (« point culminant » du goût : aucune interprétation spatiale possible) ou en syllepse avec deux significations superposées (par synecdoque de la propriété²⁵ en ce qui concerne l'image, par calembour en ce qui concerne le deuxième slogan qui joue de la collusion entre la marque et sa montagne éponyme, qui est effectivement le sommet le plus haut d'Europe : partant, la crème est sans doute la meilleure des crèmes). Deux axes sont ainsi mis en corrélation : l'un d'eux, l'axe spatial des hauteurs, est facilement discrétisable, et il prête sa structure à un continuum (ou même une nébuleuse) de valeurs qu'il convertit par là en un axe structuré et homogène, isomorphe par projection ; et toutes les positions intermédiaires que nous pourrions distinguer entre le haut et le bas deviendront autant de degrés de la valeur, du meilleur au pire – principe par excellence du diagramme.

On semble ainsi avoir là un bel exemple où l'organisation de l'espace de la verticalité se projette proportionnellement dans l'espace des valeurs sans intervention de l'analogie. Pourtant cette scintillante homologie va fondre dans nos doigts comme de la neige – pas complètement : elle laissera un résidu qui révélera sa structure pure. Voyons ainsi ce que nous devons lui retirer.

L'idée de pôle, d'abord. Les oppositions linguistiques *grand vs petit* et *haut vs bas* sont toutes deux des paires antonymiques qui calent la

25. Processus souvent considéré comme caractéristique des fonctionnements métaphoriques, la propriété étant ici [position de X].

26. Quitte à se trouver au-delà de ces repères comme dans *très petit* ou *très grand*.

scalarité spatiale entre deux repères définis par le code, même s'il ne leur assigne aucune valeur référentielle absolue, ce qui signifie que tout énoncé linguistique devra monnayer ses nuances à l'aide de cette pré-discrétisation binaire²⁶ ; ou pour le dire en d'autres termes (Ducrot), on a des échelles argumentatives opposées, l'une du grand et l'autre du petit ; ou l'une du haut et l'autre du bas. Or cette binarité n'est pas dans l'espace et elle excède la proportion. L'espace des représentations diagrammatiques est librement discrétisable et aucun de ses degrés n'est particulièrement saillant par rapport aux autres : l'inter-évaluation y est diacritique et non polaire. L'idée de « fourchette » est étrangère à la diagrammatisation de la verticalité – c'est-à-dire que l'homologie explique le caractère scalaire des échelles, mais non leur caractère argumentatif, pour une raison que l'on va voir immédiatement.

L'idée de qualité, ensuite. Outre que les représentations spatiales bidimensionnelles (comme sont aussi bien les graphiques que les photographies) ne distinguent pas²⁷ expressivement entre le grand et le haut, ni entre le petit et le bas²⁸, il se trouve qu'à l'image les objets ne sont particulièrement désignés ni comme « grands » ni comme « petits » mais seulement comme « d'une certaine taille » – autrement dit « plus grand que » et « moins petit que », pour rester dans le différentiel, s'expriment exactement de la même manière. Le pur espace peut organiser les valeurs, mais il reste silencieux sur leur nature²⁹.

L'idée d'orientation, enfin. Pourquoi le mieux est-il placé en haut plutôt qu'en bas ? La simple homologie permettrait de concevoir l'inverse (cela existe d'ailleurs en partie : il suffit d'imaginer une courbe figurant l'« augmentation » de la criminalité ou de quoi que ce soit de négatif ; on peut aussi imaginer le « plus » en bas : la plus grave des partitions par exemple, ou le plus froid des thermomètres)³⁰ ; bien plus : il n'est même pas nécessaire que cette spatialisation s'effectue dans la vertica-

27. Pour les photographies la distinction relèvera d'une interprétation en contexte ; quant aux graphiques (par exemple comparaisons quantitatives à l'aide de colonnes noircies de tailles différentes) ces oppositions y sont neutralisées : autre manière de redire que les diagrammes ne sont pas qualitatifs.

28. Faute de place nous ne nous aventurons pas dans l'opposition entre *en haut* et *en bas* qui pose à l'image des problèmes distincts en relation avec les conventions de la perspective (voir sur ce point O. Le Guern, à paraître).

29. La qualité peut bien sûr venir aux images par le travail plastique qui ressortit à l'ordre, non point du spatial, mais du visuel.

30. Dans ce dernier exemple il y a contrariété représentative entre la croissance numérique et le caractère « négatif » correspondant à la descente en dessous d'un seuil (le zéro) de part et d'autre duquel le thermomètre répartit les variations de températures en deux diagrammes qui s'opposent en miroir, en dépit du caractère unitaire de la descente ou de la montée (du mercure) correspondant à refroidissement/réchauffement.

lité, et elle se concevrait tout aussi bien dans d'autres dimensions axiales. Le choix de la dimension verticale ne saurait donc s'expliquer par la seule homologie.

- *D'un bord à l'autre : la latéralité*

Penchons-nous un instant, plus brièvement, sur la latéralité, pour examiner l'homologie qu'elle nous livre et la confronter à la précédente. Prenons l'exemple de l'utilisation de l'espace pour exprimer des oppositions dichotomiques, analysé dans la gestuelle de L. Jospin par G. Calbris. Il s'agit en fait d'une « métaphore de base », dans la mesure où la scansion main droite/main gauche, ou vice-versa, peut aussi s'exprimer dans la langue par un réseau d'expressions qui relèvent de la même conceptualisation : ainsi *d'un côté.../de l'autre..., d'une part.../d'autre part..., ici.../là...* ; on peut imaginer aussi des attitudes mimiques ou posturales équivalentes (regard à droite/à gauche, inclinai-sons contrastées de la tête...), sans faire d'ailleurs de liste exhaustive : le caractère conceptuel de la métaphore fait qu'elle n'est propre à aucun langage et la relative interchangeabilité des expressions va de pair avec une certaine licence créatrice dans les « formulations ». L'équivalent graphique de ces diverses expressions d'une « même » métaphore, c'est bien sûr une organisation en tableau, avec au moins deux colonnes adjacentes : la nature diagrammatique de cette présentation est patente. Et néanmoins :

- le caractère dichotomique, de fait dans les expressions linguistiques, et favorisé au geste parce que nous avons deux mains ou deux « côtés », ne relève pas du transfert homologique, qui est exactement de même nature en cas de trichotomie³¹ ou plus, ainsi que le montre également le cas du tableau qui peut comporter plus de deux colonnes ;

- la valorisation de l'un des deux pôles, absente à première vue des expressions linguistiques et absente dans la disposition tabulaire, est présente au geste si l'on en croit G. Calbris, en relation avec le caractère directeur d'une de nos mains sur l'autre (c'est-à-dire non plus avec un espace abstrait, mais avec l'espace de notre corps) : ce n'est pas là un fait d'homologie ;

- quant au choix de l'horizontalité, ergonomique dans les gestes du fait de la symétrie des deux mains sur ce plan, il comporte bien souvent dans la langue des implications adversatives qui résultent d'une qualification de l'espace horizontal comme le théâtre par excellence des *affrontements*, des *face à face*, des *dos à dos*, bref comme un terrain bien

31. Par exemple à droite/au milieu/à gauche.

concret sur lequel « être confronté » n'est pas simplement, et statiquement, une affaire de situation relative dans l'espace avec convergence posturale, mais au-delà et surtout, dynamiquement et par métonymie, l'annonce d'un conflit ; de même que « se mesurer » est moins un acte de différenciation métrique que de positionnement polémique (tant d'ailleurs sur l'axe horizontal vectorialisé des rencontres, que sur l'axe vertical proxémique qui requalifie la hauteur en puissance) – et tout cela ne doit rien à l'homologie. En outre l'horizontalité n'est nullement nécessaire du strict point de vue diagrammatique, pas plus que la verticalité : qu'un tableau mette en regard des colonnes ou des lignes, le sens n'en sera pas altéré (l'interversion des abscisses et des ordonnées donne des diagrammes équivalents – analogues et homologues).

Que reste-t-il dès lors de l'homologie dans les métaphores spatiales d'orientation, tous systèmes sémiotiques confondus ? Un espace très abstrait, diacritique, non orienté. Pas plus la verticalité que l'horizontalité³² en tant que telles ne sont en effet nécessaires à la diagrammatisation : ce qui importe pour celle-ci, c'est juste que deux points ou deux entités A et B n'occupent pas le même espace et que la différence soit perceptible, qu'elle soit de surface ou de position – et c'est ainsi le rapport de A à B et de B à A qui compte.

Mais non point leur rapport à nous. Or c'est bien le rapport qu'A et B entretiennent avec notre regard et notre corps qui fait l'horizontalité ou la verticalité : dès que l'on est dans l'orientation, quelque chose s'est déjà ajouté à la pure différence et a enrichi d'analogie l'homologie de base. Sans l'analogie, il n'y a aucune raison pour que les températures chaudes soient sur un graphique (ou dans la langue, lorsque l'on dit qu'elles *montent*) représentées en haut plutôt qu'en bas ou à droite ou à gauche³³ : il faut simplement qu'elles soient dans un lieu clairement distinct des températures froides, et que la proportionnalité de l'espace réponde à la proportionnalité des températures (que le tactile soit calculable à partir du visible).

L'homologie, cela peut donc être le pur espace différentiel, c'est-à-dire ici et là, ou mieux encore là et ailleurs et encore ailleurs : non pas la représentation de l'espace (ou l'espace représenté) mais l'espace même de la représentation : sol pauvre mais fondamental, apriorique et objectivant

32. Horizontalité latérale, pour être précis : nous n'avons rien dit de la frontalité (avant/arrière), qui va être impliquée dans la marche, et y incarner dans certains emplois une homologie (du spatial au temporel) dont on verra que *marcher* peut la partager avec beaucoup de verbes de mouvement.

33. Il arrive qu'elles le soient, et dans ce cas c'est plutôt à droite qu'à gauche (préférence due sans doute au sens de l'écriture, qui capitalise la parole vers la droite).

(c'est-à-dire transcendantal), réceptacle structural qui permettra de donner non point contenu, mais forme, à toutes les valeurs. Rôle mince, mais essentiel : l'homologie n'affecte aucun indice de valorisation, mais elle est paradigmatique et elle est comme l'armature où vont pouvoir s'accrocher les analogies des métaphores particulières et les connivences référentielles des métonymies et des synecdoques³⁴. L'une et les autres sont comme le squelette et la chair des métaphores spatiales.

La métaphore spatiale dans la langue

L'approche « classique »

Après cette excursion dans le polysémiotique, nous nous interrogerons ici sur le fonctionnement de la métaphore dans la langue, telle qu'elle est couramment appréhendée en tant que figure microstructurale portant sur un lexème précis (G. Molinié 1992). On présentera d'abord l'approche classique de cette figure, qui s'inscrit à la fois dans la tradition rhétorique et dans la perspective structurale de l'analyse sémique. Les exemples seront empruntés, dans un premier temps, aux métaphores nominales canoniques, pour laisser place, à la fin de l'étude, à l'examen, plus délicat, de la métaphore verbale et de la métaphore spatiale à travers l'exemple du verbe *marcher*.

Rappelons les différentes étapes de ce parcours. Premièrement, l'emploi d'un lexème se révèle comme déviant dans un contexte syntagmatique donné ou par rapport à l'isotopie de l'énoncé³⁵ : en d'autres termes, la signification propre du mot (P. Fontanier, 1977 [1830]) ne convient pas. Ainsi, dans *L'homme est un loup pour l'homme*, il y a incompatibilité entre les deux catégories *homme* et *loup* qu'unit le prédicat d'inclusion ou d'appartenance *est*. Du fait de cette déviance, deux significations se trouvent convoquées sur le site litigieux : la significa-

34. Exemple du podium : il s'agit d'un différentiel utilisable pour ordonner des valeurs. Il y a plusieurs répartitions possibles de ces valeurs sur les trois marches, sans que la raison homologique accorde de privilège à aucune. Si l'on choisit celle qui place le meilleur en haut, c'est par projection proxémique (les dominants dans la « nature » – au contraire des rois fainéants réputés vivre couchés : ce qui prouve que la valorisation inverse est toujours possible... – sont les plus grands, ou en position de force lorsqu'ils sont sur des hauteurs), et que l'on voie là une analogie ou une synecdoque de la propriété, le phénomène est le même.

35. Cette reconnaissance de la déviance, sous des termes nombreux et divers, fait l'objet d'un large consensus (que rappelle G. Kleiber 1999, p. 102). Elle n'est toutefois pas partagée par F. Rastier 2001.

36. Nos définitions seront empruntées au *Nouveau Petit Robert* 1993.

tion propre ou littérale (« Mammifère carnivore vivant à l'état sauvage en Scandinavie, en Asie occidentale et au Canada, et qui ne diffère d'un grand chien que par son museau pointu, ses oreilles toujours droites et sa queue touffue pendante », *PR*³⁶) que véhicule normalement le mot, mais qui ne fait pas l'affaire, et une signification dérivée de celle-ci, qui ne lui est pas normalement attachée, mais qui rétablit la cohérence de l'énoncé. Cette signification seconde résulte de la ressemblance ou de l'analogie qu'on établit entre les deux catégories en présence (voir G. Kleiber 1999, p. 97 et p. 101) : faute de leur reconnaître une identité commune (par la relation verticale d'inclusion), on se met à la recherche d'une propriété semblable (en les mettant en relation d'intersection), susceptible d'être attribuée, à partir du prédicat (comparant), au référent du sujet (comparé). C'est ainsi que s'effectue, par analogie, le passage de la signification littérale à la signification dérivée. Cette dérivation implique une opération de filtrage sémique (M. Le Guern 1973), destinée à laisser passer les traits sémantiques de la signification littérale qui sont compatibles avec le contexte et à éliminer ceux qui ne le sont pas. Ainsi, dans l'énoncé convenu que nous avons pris pour exemple, on sélectionnera le trait « cruauté », qui n'appartient pas à la définition proprement dite de *loup* mais constitue « l'attribut dominant » de cet animal (M. Le Guern 1973, p. 41) ou de la représentation qu'on en a. De ce point de vue, on peut dire que la métaphore représente, à la différence de la métonymie, un processus d'abstraction (ou de subduction, dans une perspective guillaumienne). Qu'en est-il alors du sens propre du mot ? Il est effacé, et, avec lui, les traits non pertinents dont il est porteur. Citons ici G. Molinié 1992, qui, à partir de l'énoncé *Ce garçon est un vrai singe*, commente ainsi le travail du récepteur :

[il doit] extraire des valeurs habituellement associées à *singe* l'idée d'agilité, la modifier et la transférer sur *garçon*, et enlever à *singe* le sens de /singe/, pour le faire désigner forcément /garçon/ (p. 214).

Quoique l'expressivité de la figure, « trope puissant et de grand usage » (*ibid.*, p. 216), soit reconnue et affirmée avec force, l'essentiel de l'analyse consiste à « traduire » (*ibid.*, p. 213) le lexème métapho-

37. On notera toutefois que pour M. Le Guern 1973, les traits non sélectionnés après l'opération de filtrage, s'ils sont exclus du plan logique, conservent toute leur vertu au niveau de « l'image associée » (p. 42). Il n'y a pas suppression mais « plus exactement /.../ mise entre parenthèses d'une partie des sèmes constitutifs du lexème employé » (p. 15).

38. En tant que tel, ce problème a donné lieu à d'intéressantes études cherchant à définir le niveau où se situe la déviance ou l'incompatibilité (voir, entre autres, R. Martin 1983, F. Rastier 1987, G. Kleiber 1994a et b).

rique, en lui substituant ce qu'on peut appeler, à la suite de M. Prandi (1992), un *double cohérent*³⁷.

Nous dirons de cette analyse de la métaphore qu'elle tend à privilégier une logique « référentielle ». Au nom de cette logique, en effet, on déclare d'emblée le lexème métaphorique « déviant »³⁸, puis on cherche comment le faire rentrer dans le rang, en rétablissant une signification dérivée compatible avec le contexte, fondée sur le principe d'analogie et la sélection des sèmes pertinents. En un mot, on tend à réduire la métaphore à ce qu'elle veut dire plutôt qu'à prendre en compte ce qu'elle dit.

On retrouve ce point de vue référentialiste dans les approches les plus récentes. Ainsi, G. Kleiber 1999, qui, dans une perspective onomasiologique (du sens à la forme), décrit la métaphore comme un processus sémantico-référentiel de dénomination, affirme qu'il y a « quelque chose qui “cloche” à la base d'une métaphore » (p. 103), et que cette figure doit être définie comme une catégorisation induite :

« Dans le cas de la métaphore il s'agit de la catégorisation d'une occurrence dans une catégorie qui ne lui est normalement pas destinée » (p. 132).

Ce qui explique le principe d'analogie :

« Le résultat ne peut être que la similitude, l'analogie, le modèle comparatif : il faut que l'on découvre des traits communs par le fait même qu'il s'agit d'une opération de catégorisation, mais ces traits ne peuvent être que des traits de ressemblance, analogiques, puisqu'il s'agit d'une catégorisation induite » (p. 133).

Certes, les traits non pertinents ne sont pas ignorés, mais ils sont renvoyés à plus tard :

« L'histoire n'est de loin pas terminée et demanderait une prise en compte plus précise de ce que nous avons appelé par commodité et routine *traits* et surtout /.../ il faudrait réserver un sort plus enviable à la globalité imagique ou figurative de la métaphore. Mais nous avons bien conscience d'avoir été plus que long déjà /.../ » (p. 134)³⁹.

Sans remanier de fond en comble le modèle classique, il nous semble toutefois préférable d'en inverser la perspective, en essayant de montrer que, plutôt qu'une incongruité de la dénomination, la métaphore repré-

39. On notera que les approches pragmatiques qui traitent la signification figurée sur le mode inférentiel (sur ce point, voir N. Charbonnel, G. Kleiber 1999, p. 8 et suiv.) ne mettent pas fondamentalement en cause cette optique référentialiste.

40. Ce point de vue ne conteste pas le caractère « particulier » de la métaphore (G. Kleiber, 1993, 1994a et b), mais il en inverse en quelque sorte l'axiologie, en récusant les notions négatives d'*incompatibilité* ou de *déviance*. Dans cette mesure, on n'opte pas pour la banalisation de la métaphore, comme dans les approches pragmatique et cognitiviste (voir, en particulier, Lakoff, Johnson 1985). Ce qui peut, en revanche, être considéré comme ordinaire, banal, c'est la recherche même d'une expression optimale.

sente la recherche d'une expression optimale⁴⁰ dans laquelle les traits prétendument non pertinents jouent un rôle de premier plan.

Pour un renversement de perspective

- La métaphore nominale

Nous reprendrons le parcours à partir d'un autre exemple (moins canonique en ce qu'il échappe au bestiaire habituel) de métaphore nominale. Quand le lexème métaphorique se présente, même s'il ne fait pas l'affaire, il conduit, par la médiation des traits pertinents, à la recherche d'un « représenté » en accord avec le contexte et qui permet d'en maintenir l'isotopie. Ainsi, dans *Robert est un bulldozer* (exemple de G. Kleiber 1999), sachant que le *bulldozer* est défini comme « engin de terrassement, tracteur à chenilles très puissant » (PR), on se met à la recherche d'une analogie entre les deux catégories et, à partir de l'attribut dominant du comparant, on comprend quelque chose comme « Robert est un homme qui a une très grande puissance d'action ». Mais la finalité de la figure est précisément de ne pas dire cela. Grâce à la métaphore, ce représenté, qui se situe à un niveau conceptuel et se caractérise par une faible densité d'information, se trouve enchâssé, pour ne pas dire « encapsulé »⁴¹, dans un lexème spécifique qui va – pour reprendre un terme souvent employé par G. Kleiber – le revitaminer, en mettant à son service la totalité de son sémème⁴². C'est là que la signification littérale reprend ses droits et que les traits dits non pertinents entrent en action⁴³.

On partira de la définition du mot *bulldozer*, qu'on peut segmenter en trois parties relatives à :

- la nature de l'objet : *engin, tracteur*, c'est-à-dire une grosse machine, un gros véhicule ;
- la structure de l'objet : à *chenilles* ; ce trait est lui-même en rapport avec une propriété de l'objet, puisque la *chenille* est une « bande métallique articulée isolant du sol les roues d'un véhicule pour lui permettre de se déplacer sur tous les terrains et de franchir certains obstacles » (PR) ;

41. Terme employé par M. Prandi 1999, p. 189, dans un autre contexte (pour dire le rapport qu'entretient la métaphore avec les structures conceptuelles de bases).

42. Voir C. Touratier 2000, p. 80, pour qui la métaphore n'est « guère explicable sans cette notion de sémème ».

43. Le processus que nous évoquons ici est globalement proche de l'interaction qu'établit J.-M. Klinkenberg 1999, entre degré perçu et degré conçu, bien que l'interprétation des différents niveaux soit en partie différente.

- la finalité de l'objet : *de terrassement*, le *terrassement* étant défini comme « opération par laquelle on creuse, on remue ou on déplace la terre ; travaux destinés à modifier la forme naturelle du terrain » (PR).

Cette définition contient deux sortes de traits. Il y a d'une part les traits relatifs à la catégorisation, qui permettent l'identification de l'objet : le trait générique qui dénomme (*engin, tracteur*) et ceux qui en découlent, qu'il s'agisse de décrire la structure de l'objet (*chenilles*), la fonction (*terrassement*) ou le milieu naturel (*terrain(s), terre*). D'autre part, on relève des traits de propriété : ce sont les caractéristiques de l'engin, qui est *gros*, capable de *se déplacer sur tous les [terrains]*, de *franchir certains obstacles*, de *creuser, remuer ou déplacer [la terre]*, de *modifier la forme naturelle [du terrain]*. Dans le processus métaphorique, ces traits de sens s'organisent et se hiérarchisent en fonction du rôle qu'ils vont jouer dans la valorisation du représenté. Ce sont les traits de propriété qui viennent en premier, en raison de leur aptitude à s'associer immédiatement au représenté. Ils constituent le réservoir d'où l'on tire les qualités susceptibles d'être attribuées au comparé. Ainsi se dessine, comme un bulldozer en contrepoint, la personnalité de Robert. Il a beaucoup de force et d'énergie ; il a la capacité d'aller de l'avant dans toutes les situations et de franchir tous les obstacles et il a des formes d'action qui modifient profondément l'environnement dans lequel il se trouve. Mais que deviennent les traits relatifs à la catégorisation de l'objet, en principe incompatibles avec le représenté ? Doivent-ils s'effacer complètement ? Nous ne le pensons pas. S'ils sont désactivés au plan référentiel (Robert n'est ni un *engin*, ni un *tracteur*, il n'est pas muni de *chenilles* et n'est pas préposé à des travaux de *terrassement*), ils servent à caractériser de manière hyperbolique les propriétés dégagées et deviennent, en quelque sorte, des « surligneurs d'intensité ». Si Robert a tous les pouvoirs précédemment conférés, c'est qu'il a, non pas une très grande puissance, mais une « puissance d'engin-de-terrassement-tout-terrain-à-chenilles » : de l'intensité quantitative, on passe à l'intensité qualitative, forcément plus expressive. C'est là que la métaphore dit encore plus. En l'occurrence, elle dit, à travers cette référence à l'énorme puissance de la machine, ce qu'aucun quantifiant ne pourrait exprimer, c'est-à-dire le caractère à la fois surhumain et inhumain de Robert : un homme qui a une force d'action hors du commun et devant lequel personne ne résiste. Comme devant l'arrivée d'un bulldozer qui écrase tout sur son passage, on ne peut que se mettre à l'abri... Aucun mot ne pourrait dire tout cela à la fois : il y faudrait, comme nous venons de le faire, plusieurs lignes de commentaires.

Dans cette perspective, la métaphore n'est pas avant tout le passage d'une signification littérale à une signification dérivée, laquelle n'offrirait qu'un équivalent « logique », et donc considérablement appauvri, du lexème « déviant ». Certes, le lexème métaphorique nous fait, en principe, entendre, à travers son sémème, quelque chose de concevable logiquement, que nous avons appelé le représenté. Mais il s'agit là du point de départ du processus, qui réside fondamentalement dans le trajet inverse : la prise en charge du représenté par la totalité du sémème, à travers l'activation des traits prétendument non pertinents⁴⁴. Plus précisément, au cours de ce processus, la hiérarchisation des traits au sein du sémème tend à s'inverser. Les propriétés s'assimilent à des traits définitoires tandis que les traits relatifs à la catégorisation (et, en particulier, le trait générique) prennent une valeur de caractérisation⁴⁵. Les premières enrichissent le représenté tandis que les seconds l'hyperbolesent par référence à l'objet considéré comme parangon⁴⁶.

- La métaphore verbale : l'exemple du verbe marcher

Venons-en maintenant à la métaphore verbale. Nous avons choisi d'illustrer notre propos par un emploi du verbe *marcher*, exemplaire d'une métaphore spatiale très utilisée dans les discours progressistes de la modernité (voir ici-même J.-C. Guerrini) et les discours révolutionnaires⁴⁷.

44. Nous nous rapprochons ici de ceux qui considèrent que toute métaphore contient une synecdoque, puisque le tout (le sémème dans son entier) est convoqué pour dire l'un des traits qui le constituent (voir le Groupe μ 1970 et P. Tort 1989 et 1999). Toutefois, cette conception pourrait laisser entendre que le rapport entre le sémème et ses traits est une relation partie/tout, alors qu'en principe cette dernière met en jeu des référents, non des opérations sémantiques.

45. À l'appui de cette analyse, on peut recourir au test de cliticisation en phrase attributive. Ainsi, on dira : *Cet engin est un bulldozer et c'en est un parce qu'il a des chenilles, qu'il sert à des travaux de terrassement*, etc. En revanche, on ne dira pas : **Robert est un bulldozer, et c'en est un parce qu'il a une force que rien n'arrête*, mais l'on dira : *Robert est un bulldozer, et il l'est parce qu'il a une force que rien n'arrête*. On voit bien alors que, quand le mot *bulldozer* renvoie à l'objet, la pronominalisation se fait par *en... un/une*, tandis que, s'il est pris dans son sens métaphorique, on doit faire appel au clitique neutre *le*, qui anaphorise en principe une propriété. Sur les différences entre énoncés classificatoires (*le bleuet est une fleur*) et énoncés métaphoriques (*la femme est une fleur*), on se reportera à I. Tamba 1999. Ajoutons que la distinction que nous établissons ici entre traits de catégorisation et propriétés se rapproche en partie de celle que proposent P. Cadiot et F. Nemo 1997, entre propriétés intrinsèques et propriétés extrinsèques. Toutefois, nous n'en faisons pas la même exploitation en ce qui concerne le traitement de la métaphore.

46. Cette valeur d'excellence du lexème métaphorique est reprise et soulignée dans certaines études récentes (N. Charbonnel 1999, I. Tamba 1999).

47. On retrouve cette métaphore de la marche dans le *Que faire ?* de Lénine (voir ici-même D. Barbet). Sur la polysémie du verbe *marcher*, on se reportera à J. Picoche 1994 et à M.-L. Honeste 1996. Sur la dimension symbolique de la marche, voir G. Calbris ici-même.

Nous partirons de l'énoncé suivant, que propose le *PR* :

« Le monde avec lenteur marche vers la sagesse » (Voltaire)

Il est aisé de repérer la double incompatibilité qu'entretient le verbe *marcher*, avec son sujet et son complément de lieu (*vers la sagesse*), tous deux abstraits. Et il est apparemment facile de rétablir une interprétation en accord avec le contexte, en faisant appel à des « doubles cohérents » tels qu'*évoluer*, *progresser*, *tendre*, qui dénotent un processus de nature temporelle. Toutefois, à y regarder de plus près, les choses sont moins simples que précédemment. Alors que la définition du mot *bulldozer* livrait une propriété (« très puissant »), susceptible d'être attribuée à l'humain et qui fondait le processus analogique, il n'en est pas de même avec le verbe *marcher* (« se déplacer par mouvements et appuis successifs des jambes et des pieds sans quitter le sol », *PR*). La métaphore ne repose plus ici sur l'établissement d'une propriété commune, qui serait transférée de la signification de *marcher* au représenté temporel, mais sur la reconnaissance d'un mode de structuration similaire, qui permet de conceptualiser le temps à l'image de l'espace : nous retrouvons là le principe même de l'homologie. Le statut catachrétique de ce type de métaphore, évoqué précédemment, se vérifie également ici, dans la mesure où la recherche de doubles cohérents ne conduit qu'à de nouvelles métaphores spatiales, quel qu'en soit le degré de figement (voir ci-dessus). Voyons maintenant de plus près ce processus. L'interprétation qu'on peut donner du verbe *marcher* dans notre citation, c'est que le monde « passe » (incontournable métaphore) par une suite d'états le conduisant à la sagesse. Pour cela, il faut la représentation minimale de deux points, séparés par un intervalle, qu'unit une relation dynamique. Mais cette structure de base, presque tous les verbes de mouvement peuvent la prendre en charge, quel que soit leur degré de spécificité : ce pourrait être aussi bien *aller*, *se diriger*, que *s'élever*, *monter* ou, pourquoi pas, *descendre*, *tomber*, *sombrier*, *reculer*, etc. C'est là qu'intervient, dans cette métaphore de type mixte, le mode d'enrichissement analogique propre à *marcher*.

Examinons le sémème de ce verbe à partir de la définition proposée, qui contient le schéma actanciel suivant⁴⁸ :

- un agent virtuel impliqué physiquement, de préférence humain ;
- une action : *se déplacer* ; il s'agit d'un mouvement horizontal qui s'effectue de l'arrière vers l'avant ;

48. Nous entendons par là une structure actancielle sémantique, inscrite dans le sémème du mot.

- une modalité qui précise la manière physique du déplacement : *par mouvements et appuis successifs des jambes et des pieds* ;
- une modalité qui précise la localisation de ce mouvement physique : *sans quitter le sol*.

Ce qui caractérise ce verbe de mouvement, c'est qu'il privilégie le mode de déplacement par rapport à la finalité du déplacement⁴⁹. Le mouvement physique apparaît en gros plan, tandis que la destination reste virtuelle – ce qui se traduit, au plan syntaxique, par la fréquence des compléments de manière et le caractère facultatif du complément de lieu. De plus, en raison de l'aspect lexicalement imperfectif du verbe *marcher*, aucun terme n'est mis à ce mouvement, qui s'inscrit dans la continuité.

Voyons maintenant comment le représenté temporel va être pris en charge par ce sémème d'accueil. Là encore, ce sont les propriétés, qui caractérisent le déplacement ainsi que les modalités de ce déplacement, qui se trouvent mobilisées en premier. D'abord, les traits de dimension (horizontalité) et d'orientation (arrière/avant) permettent de visualiser la notion de temps en lui donnant la forme (canonique) d'un vecteur orienté de gauche à droite. Ensuite, la manière physique du déplacement (*par mouvements et appuis successifs des jambes et des pieds*), qui correspond très exactement au contenu du mot *pas* (« action de faire passer l'appui du corps d'un pied à l'autre, dans la marche », *PR*), implique des mouvements limités et alternatifs assurant l'équilibre du corps, qui se reproduisent à intervalles réguliers, au cours d'une progression continue à laquelle il n'est pas mis de terme. Enfin, la localisation du mouvement indique qu'il s'agit du mode de locomotion naturel de l'homme, dans un contact continu avec le sol qui lui assure sa stabilité. Toutes ces caractéristiques sont une aubaine par rapport à l'information minimale qu'apporterait un verbe abstrait comme *évoluer*. Elles permettent de dire que l'évolution du monde est à la fois mesurée et équilibrée, régulière et continue, qu'elle est inscrite dans la nature des choses et présente une grande stabilité : il s'en dégage une impression de sécurité, de force, de processus inéluctable. Quant aux traits de catégorisation, relatifs au corps et à l'espace, qui contiennent ces propriétés mais sont, en tant que tels, incompatibles avec le représenté temporel, ils ne disparaissent pas pour autant. S'ils n'impliquent pas des référents (le monde ne se *déplace* pas de l'arrière vers l'avant, il ne fait pas de *mouvements physiques*, il n'a ni *jambes* ni *pieds*, il n'est pas en contact avec le *sol*), ils permettent, là encore, de donner au représenté temporel un relief et une

49. C'est ce que C. Vandeloise appelle un « verbe de manière de déplacement », qu'il oppose au « verbe de déplacement » (C. Vandeloise 1987, p. 85).

expressivité maximale. Les propriétés dégagées précédemment prennent une très forte résonance, dans la mesure où elles sont appréhendées à travers cette expérience fondamentale de l'homme debout, en contact avec la terre qui est son élément, en mouvement vers l'avant (orientation qui correspond à celle de la face et des membres et à une visée d'occupation de l'espace) et exerçant une action contrôlée sur son corps – expérience primitivement et sensitivement vécue par chacun d'entre nous. De plus, quand cette expérience individuelle se trouve projetée sur un plan qui la transcende, qu'il s'agisse de l'évolution de l'humanité ou du cours de l'histoire, la métaphore ne peut qu'exalter le sentiment de puissance de chacun dans l'identification au projet collectif. Cette identification est d'autant plus forte que la métaphore verbale a le pouvoir de se propager aux actants⁵⁰, en particulier l'actant sujet, *le monde*, ce qui confère à cette communauté humaine une puissante unité organique, faisant d'elle un immense corps en mouvement, une sorte de géant en marche. Là encore, il est évident qu'aucun verbe de signification temporelle ne permettrait de décrire la progression de l'humanité, que donne à entendre cette phrase, de manière aussi pleine et circonstanciée⁵¹.

Le verbe *marcher* nous offre donc un bel exemple de métaphore homo-analogique, dans laquelle la structure minimale qui fonde la relation homologique se trouve appréhendée (dans sa dimension et son orientation) et enrichie par les traits de propriétés du sémème, qui sont eux-mêmes surdéterminés par les traits de catégorisation.

*

* *

De cette petite incursion dans l'espace nous tirerons trois éléments de conclusion. La première chose à souligner, et dont témoignent à l'évidence les métaphores spatiales, c'est l'insuffisance de la relation d'analogie, que mettent en avant la plupart des analyses, souvent menées sur des métaphores nominales et des référents présentant des propriétés sub-

50. Voir sur ce point M. Prandi, 1999.

51. Certes, il existe des métaphores usées, éteintes, « congelées » (G. Kleiber 1999), qui ne mobilisent pas de cette manière plénière le sémème du mot métaphorique. Il en est ainsi de l'emploi de *marcher* avec un sujet non animé, comme dans *appareil qui marche automatiquement, à l'électricité (PR)*. Pour autant, ce verbe dit quand même plus que son double cohérent *fonctionner*. Ce qu'il apporte le sémème du verbe *marcher*, c'est le caractère dynamique, régulier, continu, normal, du mécanisme d'un objet. Ce qu'il ne dit plus, c'est la référence au corps en mouvement : les traits de catégorisation sont désactivés et, avec eux, disparaissent le relief et l'expressivité de la figure.

stantielles. Or les métaphores spatiales mettent surtout en jeu des catégories telles que le verbe et l'adjectif, (sans compter, bien sûr, les prépositions) et elles ne reposent pas fondamentalement sur des propriétés de l'espace. Ce qui est transposé, quand un mot de l'espace se met au service d'un domaine autre, ce n'est pas d'abord une propriété mais une structure qui, dans son état le plus dépouillé, apparaît comme un « pur espace différentiel », un intervalle entre deux points, considéré de façon tant statique (par exemple, pour l'opposition entre le haut et le bas) que dynamique (dans le cas d'un verbe de mouvement comme *marcher*). Ce niveau de la métaphore, qu'aucun « double cohérent » ne saurait exprimer, est le fonds commun de toutes les incarnations signifiantes du phénomène, et il doit être considéré comme une relation pure, qui trouve sa forme la plus lisible dans la formalisation diagrammatique. Ce qui fait contraste avec cette forme aussi ténue que nécessaire, c'est ensuite le recouvrement dont elle est l'objet, et dont on ne peut rendre compte que si l'on renverse l'approche classique de la métaphore : c'est le second apport de cette étude, qui vise à souligner le caractère irremplaçable et « constituant » de cette figure, déjà manifeste dans les langages iconiques et les diagrammes, et qu'illustrent au mieux les exemples empruntés à la langue. La définition classique de la métaphore en tant que déviance conduit en effet à privilégier, dans une optique référentialiste, une lecture « pauvre » du phénomène, c'est-à-dire qu'on cherche à faire dire au lexème quelque chose de cohérent (la fameuse signification dérivée) – qui est précisément ce qu'il ne dit pas. Nous avons essayé de montrer qu'au contraire, le processus métaphorique doit être considéré comme une forme d'expression optimale, dans laquelle tout le sémème se mobilise et se met au service du représenté, selon une hiérarchisation inversée des traits de propriétés et des traits de catégorisation. On voit alors clairement comment l'analogie vient s'emparer du substrat homologique pour l'enrichir au point même de l'enfourir presque complètement sous la diversité et la richesse des représentations... celles-là même qu'on retrouve, foisonnantes, dans les discours. Enfin, pour répondre à la question cruciale de la localisation de la métaphore, nous dirons que l'existence de correspondances métaphoriques entre systèmes sémiotiques hétéromorphes, de même que celle de métaphores « génériques » s'étendant à l'ensemble d'un paradigme au sein d'un même système, amène à localiser le fonctionnement métaphorique à un palier de décomposition non seulement inférieur à celui du sémème – si l'on considère la langue –, mais encore et plus généralement inférieur à celui des unités de première articulation – si l'on considère l'ensemble des langages. C'est à ce niveau que sont ouvertes des voies de communica-

tion entre des langages hétérogènes, ainsi que l'atteste par exemple la possibilité, pour un discours, de commenter un diagramme, ou pour un diagramme d'illustrer un discours, ou pour un geste, d'épouser la parole ou même de s'y substituer. L'ouverture des frontières entre langages à ce niveau quasi moléculaire du sens est tout à fait concevable dans un modèle de type hjelsmlevien pour lequel la *forme* et la *substance* des contenus, propres à chaque système (ce qui les rend à ce niveau non superposables), sont une élaboration d'un troisième terme, la *matière* ou encore le *sens* (Hjelsmlev 1943, p. 76), qui, dans la mesure où il est sans forme, n'est l'apanage d'aucun système particulier. Il fournit ainsi une sorte de terrain commun neutre où s'abolit l'hétéromorphisme sémantique des systèmes. Les langages sont certes hétérogènes et incommensurables, mais ils ne sont pas clos et ils partagent une même couche du sens dont ils composent, chacun dans leurs formes particulières, la substance de leurs contenus : c'est ainsi que se nouent les correspondances et qu'œuvrent les métaphores.

Bibliographie

- Aristote, *La poétique*, Le Seuil, 1980.
- Aristote, *Rhétorique*, Le livre de poche, 1991.
- Bertin Jacques, « La graphique », *Communications*, 15, 1970, p. 169-185.
- Benveniste Émile, *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Gallimard, 1974.
- Bonhomme Marc, « Figures verbales et figures iconiques dans le discours publicitaire », dans Constantin de Chanay Hugues, Le Guern Odile, Panier Louis (dirs.), *Les Relations intersémiotiques*, à paraître. Texte disponible actuellement sur <http://sir.univ-lyon2.fr/lti>.
- Bouvet Danielle, *Le corps et la métaphore dans les langues gestuelles : à la recherche du mode de production des signes*, L'Harmattan, 1997 (coll. « Sémantiques »).
- Bouvet Danielle, *La dimension corporelle de la parole*, Peeters, 2001.
- Cadiot Pierre, Nemo François, « Pour une sémiogenèse du nom », *Langages*, 113, mars 1997, p. 24-34.

- Cassirer Ernst, *The Philosophy of Symbolic Forms : Language*, New Haven, Yale University Press, 1968 (édition originale allemande 1923).
- Charbonnel Nanine, « Métaphore et philosophie moderne », dans Charbonnel Nanine, Kleiber Georges, *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, PUF, 1999, p. 32-61.
- Charbonnel Nanine, Kleiber Georges, *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, PUF, 1999.
- Cohen Jean, « Poésie et motivation », *Poétique*, 11, 1972, p. 432-445.
- Ducrot Oswald, *Les échelles argumentatives*, Minit, 1980.
- Durand Jacques, « Rhétorique et image publicitaire », *Communications*, 15, 1970, p. 70-95.
- Fontanier Pierre, *Les figures du discours*, Champs Flammarion, 1977 [1830].
- Fresnault-Deruelle Pierre, *L'image manipulée*, Edilig, 1983.
- Fresnault-Deruelle Pierre, *Les images prises au mot*, Edilig, 1989.
- Gauthier Guy, *Initiation à la sémiologie de l'image*, Les Cahiers de l'audio-visuel, 1977.
- Gesterkorn Jacques, *La métaphore au cinéma*, Méridiens Klincksieck, 1994.
- Groupe μ , *Rhétorique générale*, Larousse, 1970 (coll. « Langue et Langage ») ; rééd. Le Seuil, 1982 (coll. « Points », 146).
- Guiraud Pierre, *La sémiologie*, PUF, 1971 (coll. « Que sais-je ? », 1421).
- Hjelsmlev Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Minit, 1968 [1943].
- Honeste Marie-Luce, « De l'empreinte au mouvement », dans Vaillant Alain (dir.), *Corps en mouvement*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1996, p. 15-27.
- Jakobson Roman, « À la recherche de l'essence du langage », *Diogène*, 51, 1965, p. 22-38.
- Kerbrat-Orecchioni Catherine, *La connotation*, Lyon, PUL, 1977.
- Kerbrat-Orecchioni Catherine, « L'image dans l'image », dans *Rhétoriques, sémiotiques*, 1979, p. 193-233 (coll. « 10/18 »).
- Kleiber Georges, « Grammaire cognitive », *Faits de langues*, 1, « Motivation et iconicité », 1993, p. 105-122.
- Kleiber Georges, « Métaphore : le problème de la déviance », *Langue française*, 101, 1994a, p. 35-56.
- Kleiber Georges, *Nominales*, A. Colin, 1994b.

- Kleiber Georges, « Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux », dans Charbonnel Nanine, Kleiber Georges, *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, PUF, 1999, p. 83-134.
- Klinkenberg Jean-Marie, « Métaphore et cognition », dans Charbonnel Nanine, Kleiber Georges, *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, PUF, 1999, p. 135-170.
- Lakoff George, Johnson Mark, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Minuit, 1985.
- Lamiroy Béatrice, « Les verbes de mouvement : emplois figurés et extensions métaphoriques », *Langue française*, 76, décembre 1987, p. 41-58.
- Le Guern Michel, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Larousse, 1973.
- Le Guern Odile, « Sur quelques images de Escher : exploration de la surface, parcours du regard et implication du spectateur », *Actes du congrès « Sémio 2001 »*, Limoges, 4-7 avril 2001, à paraître.
- Marque-Pucheu Christiane (dir.), *Langue française*, « Les figures entre langue et discours », 129, février 2001.
- Martin Robert, *Pour une logique du sens*, PUF, 1983.
- Molinié Georges, *Dictionnaire de rhétorique*, Les Usuels de Poche, 1992.
- Nyckees Vincent, « Pour une archéologie du sens figuré », *Langue française*, 113, mars 1997, p. 49-65.
- Peirce Charles Sanders, *Écrits sur le signe*, Le Seuil, 1978.
- Picoche Jacqueline, « A continuous definition of polysemous items : its basis, resources and limits », *Actes de la Table ronde internationale : le continu en sémantique linguistique* (Caen, 22-24 juin 1992), dans *Continuity in semantics linguistics* (Fuchs Catherine, Victorri Bernard dirs.), *Linguisticae investigationes supplementa*, p. 77-92 (paru en français dans Picoche Jacqueline, « La "définition continue" des polysèmes : ses bases, ses ressources, ses limites », *Études de lexicologie et dialectologie*, Conseil international de la langue française, 1995).
- Prandi Michel, *Grammaire philosophique des tropes*, Minuit, 1992.
- Prandi Michel, « Grammaire philosophique de la métaphore », dans Charbonnel Nanine, Kleiber Georges, *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, PUF, 1999, p. 184-206.
- Rastier François, *Sémantique interprétative*, PUF, 1987.
- Rastier François, « Indécidable hypallage », *Langue française*, 129, février 2001, p. 111-127.

- Tamba Irène, « La femme est-elle une fleur comme le bleuet est une fleur ? Métaphore et classification : les structures en “Le N1 est un N2” », dans Charbonnel Nanine, Kleiber Georges, *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, PUF, 1999, p. 207-235.
- Todorov Tzvetan, « Introduction à la symbolique », *Poétique*, 11, 1972a, p. 273-308.
- Todorov Tzvetan, « Le sens des sons », *Poétique*, 11, 1972b, p. 446-462.
- Tort Patrick, « D’une interférence native : métaphore et métonymie dans la genèse de l’acte classificatoire », dans Charbonnel Nanine, Kleiber Georges, *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, PUF, 1999, p. 62-80.
- Tort Patrick, *La raison classificatoire*, Aubier, 1989.
- Touratier Christian, *La sémantique*, A. Colin (coll. « Cursus »), Lettres, 2000.
- Vandeloise Claude, « La préposition à et le principe d’anticipation », *Langue française*, 76, décembre 1987, p. 77-111.
- Van Noppen J.-P., Hols E., *Metaphor II. A Classified Bibliography of Publications from 1985 to 1990*, Amsterdam, Benjamins, 1990.